TEMPERATURE

Du 19 juillet 1904.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens, No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	86	30
Midi.....	92	33
3 P. M.....	62	33
5 P. M.....	90	32

L'ORGANISATION DES Démocrates.

La question des fonds nécessaires à la campagne présidentielle paraît réglée à l'avantage des démocrates. En effet, on estime que les républicains à qui le sénateur Hanna a fait obtenir $4.000.000 en 1896 et $6,000,000 en 1900 ne pourront guère réaliser cette année que $2.000,000, tandis que les démocrates, grâce aux groupes auxquels appartiennent respectivement Auguste Belmont, Thomas F. Ryan et le candidat à la vice-présidence, Henry G Davis, obtiendront facilement de $3,500,000 à $4,000.000.

Que ce soit parce que Roosevelt leur inspire des craintes, ce qui est très probable, ou que la raison soit autre, c'est un fait que les grands intérêts financiers, industriels et commerciaux se tournent maintenant vers les démocrates et vont apporter à ceux ci un puissant appui.

Cette question, très importante on en conviendra, puisque l'argent est le nerf des élections comme de la guerre, ne préoccupant plus les démocrates il leur appartient de s'organiser aussi promptement et aussi soigneusement que possible. Sous ce rapport ils sont également en très bonne voie et nous apprendrons prochainement le nom du président du comité national.

Pour ces fonctions le choix des candidats, Parker et Davis, et des leaders du parti parait s'être porté sur le sénateur Arthur Pue Gorman, du Maryland, et on n'attend plus que son acceptation.

Il a bien dit qu'à cause de son âge et de l'état de sa santé on ne devrait pas lui demander d'assumer la lourdre tâche de la présidence du comité national, mais en même temps il s'est déclaré prêt à faire tout en son pouvoir pour assurer le succès des démocrates.

Il doit visiter prochainement le juge Parker à Esopus, et on croit que sa conférence avec le candidat présidentiel fera disparaître ses dernières hésitations. Il est à espérer que M. Gorman se rendra au désir de ses compatriotes, car de nombreux leaders sont convaincus qu'avec un homme politique aussi expérimenté que le sénateur du Maryland à leur tête, les démocrates remporteront un grand triomphe en novembre.

En tout cas c'est le comité national, qui se réunit le 26 juillet prochain, qui élira son président, car de l'aveu de tous ce systeme est préférable, en ce sens que l'homme ainsi choisi possède une plus grande autorité qu'un chef imposé par le candidat présidentiel, comme cela se pratique dans le camp républicain.

Les démocrates vont donc pouvoir entrer prochainement en campagne sous les meilleurs auspices, avec des chances de succès peu communes et toutes les ressources qu'un parti politique peut désirer.

Le Harakiri.

Voici quelques détails curieux sur la coutume japonaise de s'ouvrir le ventre et dite "harakiri".

Il est parfaitement officiel que la plupart des soldats et des marins du "Kimshu-Maru", le transport japonais coulé par les Russes le mois dernier, préférèrent s'ouvrir le ventre plutôt que de se rendre. On cite également de nombreux cas isolés de harakiri, soit parmi des soldats, soit même parmi des civils, pour des raisons d'honneur diverses. Dans la guerre présente, il y aura certainement de nombreux harakiri. Beaucoup de soldats aimeront mieux s'ouvrir le ventre plutôt que de subir une atteinte à leur amour propre. Les Russes ne feront jamais beaucoup de prisonniers. Les Japonais lutteront toujours jusqu'à la dernière extrémité, et les survivants préféreront généralement la mort à la honte de la défaite ou de la captivité.

Cette coutume étrange du harakiri, dont nous venons de parler, et qu'on a tort de croire complètement abolie, remonte à une date si lointaine qu'il est presque impossible de certifier son origine. Lorsque l'on étudie l'histoire du vieux Japon, l'on remarque simplement que tous les héros qui ont été amenés à se donner la mort pour une cause considérée comme noble ont toujours choisi le harakiri pour ajouter à leur gloire.

Le harakiri était devenu une sorte de privilège revendiqué par les classes nobles. Pourtant il était admis que les serviteurs d'un grand seigneur pouvaient, comme récompense de leurs loyaux services, s'ouvrir le ventre en l'honneur de leur maître quand celui-ci venait à trépasser.

Ce suicide héroïque était si fort goûté de la noblesse qu'elle en était arrivée à en rechercher soigneusement le prétexte. D'ailleurs c'était un moyen certain, tout en sauvegardant son honneur, de prouver pour un noble sa bonne race et son excellente éducation.

Un grand seigneur ne s'ouvrait jamais le ventre comme un vulgaire manant qui n'en avait pas le privilège.

Un grand seigneur, par sa fortune, sa naissance et ses hautes relations, était le seul qui pût entourer la cérémonie du harakiri d'un décor approprié aux règles d'étiquette créées par des traditions séculaires.

Parmi les Daïmos, il en était qui savaient ainsi mourir avec un tel courage et une telle élégance qu'ils soulevaient de véritables jalousies parmi les assistants qui, dès lors, ne recherchaient plus qu'un prétexte pour pouvoir les imiter. Ce prétexte était facile à trouver : un simple heurt de fourreaux de sabre étant considéré comme une offense qu'on ne pouvait laver que dans le sang. L'un de ces nobles en tuait donc un autre et avait la satisfaction de pouvoir expier ce meurtre par le harakiri. Je dis "satisfaction," car, la cérémonie du harakiri étant toujours publique, il n'y avait pas de plus belle occasion de montrer à ses amis avec une ostentation dramatique que l'on était vraiment un noble.

En général, la cérémonie durait assez longtemps, tous les gestes de l'acteur principal, c'est-à-dire de celui qui devait s'ouvrir le ventre, étant soumis à une véritable légion de petites lois d'étiquette. Tout était réglé minutieusement : la manière dont il devait pénétrer dans la pièce entièrement tendue de blanc, couleur de deuil au Japon ; la façon dont il devait répondre aux saluts de ses amis et des invités ; et cela devait être fort long si l'on en juge même aujourd'hui par les interminables salutations de politesse qu'échangent les Japonais. Puis, le sourire aux lèvres, il s'accroupissait et se découvrait le ventre. C'est alors qu'il devait, avant de se frapper, montrer à la fois son courage et sa bonne éducation en prononçant quelques phrases aussi mêlées qu'élégantes. Il terminait par celle qu'il jugeait la plus belle et qu'il adressait à son meilleur ami qui, placé à côté de lui, un sabre aiguisé à la main, avait l'insigne honneur de devoir l'achever en lui coupant la tête. Enfin tout le cérémonial nécessaire étant accompli, il s'ouvrait le ventre de gauche à droite ; et là encore il devait montrer qu'il était de bonne race, c'est-à-dire agir avec autant de distinction que de fermeté. Presque aussitôt, d'ailleurs, l'ami abrégeait sa souffrance en lui tranchant la tête d'un seul coup de sabre....

EDGAR POE.

Un professeur, M. Lauvriere, a choisi comme sujet de thèse de doctorat la vie et l'œuvre du grand écrivain américain que Baudelaire nous fit connaître, et il a réuni des détails curieux sur l'existence de l'auteur des "Aventures de sir Gordon Pym".

Il montre que l'existence décousue et désordonnée d'Edgar Poe ne fut point celle d'un adepte de la vie de bohème, et qu'il fut au contraire un travailleur patient et acharné, plein de suite dans ses idées, mais qu'il fut victime de l'exploitation des éditeurs et de la mauvaise chance qui s'acharne sur certaines destinées.

Rédacteur au "Southern Literary Messenger", il gagnait dix dollars—cinquante francs—par semaine, et, pour cette somme, revisait les épreuves, lisait les manuscrits, répondait aux correspondants, faisait des chroniques d'actualité et des improvisations de la dernière heure. Ses appointements furent doublés quand il eut fait monter le journal de 700 à 5.000 exemplaires. En 1845, il fondait le "Broadway Journal", qui sombrait faute de 250 francs. Le "Scarabée d'or", le "Chat noir", lui furent payés des prix dérisoires.

On l'a accusé d'ivrognerie, parce qu'en effet un verre de bière, de cidre ou de vin suffisait à l'enivrer, et il se défendit longtemps contre cette disposition de son tempérament. Pendant des mois, des années même, il ne bût que de l'eau ou du café. Puis il cessa de lutter et contracta l'usage de l'opium. Un jour, on le trouva épuisé, sans force, dans une taverne de Baltimore, où l'avait entraîné une bande de politiciens. On le transporta à l'hôpital Washington et il y mourut quelque temps après.

Littérature et Nicotine.

Dans ce perpétuel débat sur l'influence de la fumée de tabac sur les arts, George Sand et Musset furent du même avis, pour une fois : tous deux s'intoxiquaient : "George Sand fumait, dit Banville, au point de cesser d'être intelligente, quand elle n'avait plus la cigarette aux lèvres."

Mérimée hachait des cigares avec un canif spécial dont il ne se séparait jamais, pour en faire des cigarettes. Flaubert, Gautier, E. Sue, Villiers de l'Isle-Adam, Augier, Byron, Taine, fumaient.

Les uniformes de l'Année terrible.

Le Musée de l'Armée à Paris vient de recevoir un uniforme qui mérite bien de rester historique et qui sera classé avec les souvenirs de la guerre 1870-71.

C'est l'uniforme de zouave pontifical que portait le général de Charette à l'armée de la Loire, comme chef de la légion des Volontaires de l'Ouest, nom donné aux zouaves pontificaux.

Ce glorieux uniforme d'un bleu clair—on dit aujourd'hui bleu pastel—se compose de la veste, du gilet, de la culotte bouffante, du képi et des bottes. Le manteau avec capuchon, doublé de rouge, était de même nuance.

Un uniforme de simple soldat a été joint à celui du général. Il est d'un bleu plus gris, avec passementeries rouges, mais encore très seyant.

Cercottes, Bros, Loigny et Yvré l'Evêque sont les combats que rappellent ces uniformes. Ils avaient d'ailleurs déjà combattu à côté de l'armée française à Mentana, et avaient récolté ses applaudissements.

Uniformes désormais légendaires : ils ont été à la peine, c'est bien le moins qu'ils soient à l'honneur parmi les glorieux souvenirs de l'Année terrible.

—

Nous ne pouvons pas dire quand le Musée de l'Armée aura achevé le classement et ouvert l'exposition des uniformes de 1870-71. Il y en eut tant!

Nous ne parlerons pas de l'armée régulière, dont les uniformes sont connus et dont quelques-uns étaient d'une coquetterie achevée : cent-gardes, guides, artilleurs de la garde, carabiniers à la cuirasse dorée et au soleil d'argent, hussards blancs étaient accoutumés à faire tourner toutes les têtes ; ils ont montré qu'ils allaient au feu comme au bal, le sourire sur les lèvres.

Elle était superbe l'armée de métier disparue à Sedan et à Metz. Il fallut en improviser de nouvelles, et ce fut un effort colossal qui fit l'admiration du monde entier.

Les premiers appelés furent les mobiles, "les moblots", comme on disait alors. Vareuse à deux rangs de boutons, bleu foncé, pantalon bleu clair à bande rouge, et képi bleu ; ce n'était pas un uniforme disgracieux quand on pouvait se le procurer d'après le type réglementaire ; mais, à la longue, ces uniformes se firent rares, et plus d'un moblot dut subir des variantes au hasard des rencontres.

Les mobilisés furent habillés sans la moindre recherche, en bleu foncé ou gris foncé. Pauvres gens qu'on mettait en ligne de bataille, sans les avoir instruits, avec des fusils donnés la veille et qui ne partaient pas. Ce fut le cas des mobilisés bretons devant le Mans, à Yvré-l'Evêque. Ils venaient du camp de Conlie, que commandait M. de Kératry

—

Mais qui pourra dire les variantes innombrables des corps francs qui surgirent du sol comme des fleurs nâtives semées au hasard !

Les francs-tireurs que les Allemands refusaient de reconnaître comme soldats réguliers, et qu'ils fusillaient sans pitié quand ils pouvaient les prendre, n'avaient pas d'uniforme réglementaire. Nous en avons connu de noire avec le chapeau tyrolien de même couleur, portant des fusils au canon bruni, pour que rien ne pût trahir de loin leur présence. Ils avaient si bien réussi à être impersonnels, que plusieurs fois on les prit de loin ou de nuit pour des Allemands dont l'uniforme était également sombre, surtout chez les Saxons. Il y eut même de fâcheuses méprises.

Les francs-tireurs de la Seine et ceux de Franchetti s'étaient fait un uniforme à peu près semblable à celui de la mobile! Les soldats de Cathelineau, qui furent de merveilleux éclaireurs et qui rentrèrent les premiers dans Orléans, après Coulmiers, portaient un uniforme du même genre.

Bon nombre de francs-tireurs portaient la longue ceinture de laine, bleue ou rouge, pardessus la vareuse, et la plume au chapeau. Quelques-uns étaient vêtus de marron, d'autres de drap vert foncé; mais l'uniforme le plus éclatant et aussi le plus inutile fut celui des garibaldiens. Vêtus de la chemise de flanelle rouge rentrée dans le pantalon, et coiffés d'un képi ou d'un chapeau tyrolien, ils portaient la large ceinture avec force revolvers, et vraiment leur uniforme a eu plus d'éclat que de gloire.

—

On vit aussi, pendant la guerre, tous les uniformes d'Afrique : chasseurs d'Afrique, dont les pauvres petits chevaux barbes, peu habitués au froid, mouraient comme des mouches ; turcos, aux costumes bleu et jaune, qui se jetaient dans la mêlée avec une furie qui dépassait encore la "furia francese"; zouaves qui n'étaient plus les zouaves, parce que les anciens avaient disparu avec l'armée régulière et que les nouveaux, bien que vaillants, étaient pour la plupart des engagés volontaires. Oublierons-nous les marins mêlés à l'armée de terre, les amiraux à cheval et les matelots faisant les artilleurs !

Ce fut un kaléidoscope de tous les uniformes possibles, mais ce ne fut rien encore auprès des uniformes de la Commune, généraux et colonels à parements sur toutes les coutures, avec des panaches sans mesure ; ce fut la débauche de la vanité, la foire aux galons, et rien ne pouvait mieux montrer à quel point l'égalité était la dernière des préoccupations de ces chevaliers de la république.

Quel musée!

AMUSEMENTS.

WEST END

Toujours beaucoup de monde à West End pour se reposer au bord du lac des fatigues de la journée en écoutant l'orchestre Paoletti et en assistant à un amusant spectacle comprenant les bicyclistes Baader et Lavilie, Vancleve et sa mule, Dorothy Kenton, une virtuose du banjo, et d'autres divertissements.

PARC ATHLETIQUE.

"Iolanthe", l'opérette de Gilbert et Sullivan que joue cette semaine l'Imperial Opera Company au casino du Parc Athlétique, a fait la conquête du public, et la foule se presse chaque soir pour en applaudir les heureux interprètes.

"Iolanthe" sera donnée en matinée samedi prochain à des prix populaires, 15 et 25 cents. Le rideau se lèvera à 2 h. 15.

CORRESPONDANCE.

Nous extrayons quelques lignes d'une tout aimable lettre que notre honoré concitoyen et ami, M. Alcée Fortier a bien voulu nous adresser il y a un jour ou deux, lignes qui disent l'œuvre utile à laquelle se livre l'éminent professeur depuis quelques semaines à Knoxville dans le Tennessee:

.....

Je suis très satisfait de mon travail ici ; j'ai deux classes de français et je fais en ce moment un cours de conférences sur Victor Hugo et son œuvre. Le 14 juillet, avant de commencer ma conférence, j'ai appelé l'attention de mes auditeurs sur l'importance de cette date dans l'histoire du monde, et je leur ai dit de quelle manière grandiose nous célébrons à la Nouvelle-Orléans la fête nationale de la France.

Le même soir j'ai été invité par deux dames, professeurs à l'école d'été, à un "birthday party", et j'ai été très surpris de voir que plusieurs de mes amis s'étaient réunis pour célébrer avec moi l'anniversaire de la naissance de la Liberté en France. Il y avait sur la table une Bastille en miniature, et c'est moi qui ai eu l'honneur de l'emporter d'assaut.

Je dois faire encore plusieurs conférences en anglais sur la littérature française et sur l'histoire de la Louisiane, et je terminerai mon cours ici par une conférence en français sur la "France depuis 1789."

Nous avons à l'école d'été plus de mille étudiants qui viennent de trente Etats de l'Union. Parmi les professeurs, mes collègues, se trouvent des hommes très éminents, tels que le Dr Ely, de l'Université du Wisconsin, le Dr Stanley Hall, de l'Université Clark, le Dr Dewey, de l'Université Colombia, le Dr Dabney, de l'Université du Tennessee, le Dr Kent, de l'Université de la Virginie, le Dr Alphonse Smith, de l'Université de la Caroline du Nord, et beaucoup d'autres. Il y a aussi des femmes très distinguées parmi les professeurs.

La ville de Knoxville me plait beaucoup : les environs en sont charmants. Le pays est très accidenté, et l'on voit, dans le lointain les "Smoky Mountains", qui sont les contreforts des Alleghenies.

J'ai été voir, il y a quelques jours, l'endroit où est né Farragut, le grand amiral qui s'est illustré par la prise de la Nouvelle-Orléans en avril 1862. On a donné son nom à une grande école construite tout près de la maison où l'amiral est né.

Veuillez transmettre à mes collègues de la Société du Quatorze Juillet mes félicitations sur le succès de la fête, et agréez, mon cher ami et compatriote, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

ALCÉE FORTIER.

L'ESPRIT DES AUTRES

En promenade avec son héritier, Joseph Prudhomme aperçoit un invalide amputé des deux bras.

—Regarde, ô mon fils, ce brave défenseur de la patrie. Il a perdu sur les champs de bataille ses deux membres supérieurs.... Du moins, l'Etat tutélaire lui assure-t-il l'existence, et il n'est pas réduit à tendre la main !

En Extrême-Orient.

Chicago, 17 juillet—Le "Daily News" de Chicago a reçu la dépêche spéciale suivante :

"Des combats violents sont livrés depuis plusieurs jours dans les environs de Tog-chu, à 8 milles à l'est de Ta Tche Kiao.

On rapporte que les pertes russes dans l'engagement livré la nuit dernière ont été de 2,100 hommes. Les Japonais, de leur côté, ont eu 1,200 hommes mis hors de combat.

On rapporte que plusieurs petits engagements ont été livrés à l'est de Hai Cheng.

Les Japonais occupent des positions sur tout le front de l'armée de Kouropatkine, mais l'attaque générale est renvoyée jusqu'à ce que les munitions et les renforts soient amenés sur le front.

Les pluies ont détrempé les chemins, ce qui retarde beaucoup les mouvements des armées.

—:o:—

L'entretien d'une colonie de lépreux.

San Francisco, 19 juillet—Hawaï a demandé au gouvernement par l'intermédiare du Bureau de Santé de San Francisco de lui fournir les fonds nécessaires pour l'entretien d'une grande colonie de lépreux.

La colonie comprend 951 indigènes Hawaïens, 34 Chinois, 10 Portugais, 10 Anglais et Allemands, 5 Américains et 4 nègres.

—o—

Nouvelle loi

St-Pétersbourg, 19 juillet—Une loi officiellement promulguée aujourd'hui, assujettit tous les israélites établis à la frontière à l'ouest de la Bessarabie, en deça d'un rayon de 32 milles, à toutes les lois gouvernant les résidents israélites dans la zone régulière.

—:o:—

Nouvelle saisie de navire.

Londres, 20 juillet—Le correspondant du "Daily Mail" à Suez envoie sous date du 19 juillet la dépêche suivante :

"On rapporte que le vapeur allemand "Sambia" a été saisi par les russes.

Ce navire est attendu demain à Suez.

L'ABEILLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris :

$12 ..Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :

$15.15..Un an | $7.55 .6 mois | $3.80..3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :

$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1.00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger

$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.25..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Feuilleton

DE

L'Abeille de la N. O.

41 Commencé le 3 juin 1904

LA FAUVETTE Du Faubourg.

Par Henri Germain.

DEUXIÈME PARTIE.

Suite.

Il demeura là, pantelant comme écrasé par la honte et par une sorte de joie secrète dont toutes ses fibres tressaillaient.

Paule, très émue elle aussi, saisit sa tête blanche dans ses deux mains, la lui releva doucement, et le força de la regarder.

Ah ! ce n'était plus l'orgueilleux et autoritaire baron d'autrefois, insensible et dur à tous.

C'était un vieillard courbé sous les remords et le repentir, un pauvre être malheureux dont l'égoïsme exagéré était enfin vaincu par les cruelles détresses de la vie.

—Relevez vous, mon père, dit la jeune femme d'une voix attendrie de pitié.

Et maintenant que nous voici réunis par la main toute-puissante du Souverain Maître, oublions tous deux le triste passé, restez avec moi.

—Ah ! oui .... oui, ma fille ! sanglota le vieillard, oui, pardonnez-moi, j'ai tant souffert aussi !

—Je vous pardonne tout !

En disant cela, Paule de Bussaires attira Dutertre, qui s'était relevé, contre sa poitrine et, longuement, avec une mansuétude infinie, elle baisa son front.

Tout tremblant, le baron laissa durer cette étreinte, tandis que descendait en son cœur meurtri et blessé comme un rayon de lumière radieuse.

L'expiation commençait.

—A présent, monsieur Dutertre, il faut essayer de recouvrer un peu de calme et le colonel Destrem, intervenant avec une sorte de rudesse voulue.

Il va falloir unir vos forces aux nôtres, nous apporter le concours de votre expérience pour nous aider à retrouver votre petite-fille et, peut-être, à venger la mort de Georges de Bussiares.

—Oui, monsieur, oui, mon colonel, balbutia le baron dont l'émotion se calmait difficilement.

—Nous avons encore à causer longuement ensemble.

Bientôt, sans doute, je vous dirai par suite de quelles circonstances j'aurai le bonheur d'entrer dans votre famille.

—Vous ?

—Oui, moi qui espérais cette joie depuis dix ans.

Par conséquent, ne craignez pas d'accepter, dès maintenant, et sans arrière pensée, sans faux orgueil, mon appui et mon dévouement à votre cause

En achevant Destrem tendit ses deux mains au vieillard.

Celui-ci les prit, tout tremblant, stupéfait de ce qu'il venait d'entendre.

—Ah ! fit-il, j'accepte tout, sans chercher à mieux comprendre, je suis trop heureux, trop heureux ! répéta-t-il d'une voix brisée.

Puis, dans un élan spontané de reconnaissance, il tendit ses deux bras grands ouverts à Paule, en disant :

—Ma fille, mon enfant, voulez vous m'embrasser encore !

—Mon père ! s'écria la jeune femme en étreignant le vieillard.

—Oh ! mon Dieu, soyez béni pour tant de miséricorde !..... clama le malheureux dont l'exaltation redoublait.

Et, de nouveau, des larmes brûlantes inondèrent sa face ravagée ; il se laissa tomber défaillant sur un siège.

Un instant de silence solennel régna dans la pièce....

Quelques minutes plus tard, le colonel Destrem et sa compagne entraînaient au dehors le baron Dutertre transfiguré.

Après une courte promenade, destinée à calmer leurs émotions par la réaction physique, ils se rendirent à l'hôtel où ils devaient déjeuner ensemble.

Libert les y attendait avec impatience, pour remettre au colonel une dépêche lancée d'Alger, et qui lui avait été réexpédiée de Marseille.

Avant toute chose, Destrem voulut en prendre connaissance : il lut :

"Commandant 19e corps d'armée à colonel 1er spahis.

"Prière abréger congé de quinze jours, nécessité de rentrer à Alger pour organiser contingent de spahis destiné à expédition urgente dans le Sud."

—Pas de chance ! maugréa Destrem en froissant le télégramme dans ses mains crispées.

—Une mauvaise nouvelle ? demanda timidement Paule.

—Affreuse, pour mon bonheur.

Tenez, lisez, mon amie.

Et le colonel tendit le papier.

—Résignons-nous, fit la jeune femme après avoir lu. La Patrie commande et l'exige.

—Je ferai mon devoir, conclut simplement Destrem.

Puis, sans vouloir s'appesantir sur cet incident cruel, il commanda le déjeuner.

Deux heures plus tard, le baron Dutertre et le colonel sortaient ensemble et se dirigeaient vers la plage, laissant Paule de Bussiares se reposer dans sa chambre.

Sur le bord de la mer d'azur, parmi les roches désertes où, la veille même, Dutertre lançait au monde son adieu suprême, dans une sorte d'anathème farouche, un long entretien mystérieux eut lieu entre les deux hommes.

Huit jours après, le baron Dutertre, sa fille et Libert partaient pour Paris, où Paule de Bussiares allait redevenir, pour quelques mois encore, la Fauvette du faubourg.

Le colonel Destrem rejoignait son régiment à Alger.

VIII

POUR LA PATRIE !

Depuis son exil à Blidah, le sous-lieutenant Maurice Dutertre sentait s'accroître son désespoir.

La pensée d'Andrée ne le quittait plus, son désir de revoir la jeune fille s'exacerbait, devenait la hantise troublante de son cœur.

Le soir, il passait des heures entières sur le toit en terrasse de l'hôtel où il logeait, écronié sur un siège de jardin.

Et, solitaire, exposant son front brûlant de fièvre à la brise rafraîchissante de la nuit, toute parfumée des émanations odoriférantes distillées par les orangers en fleurs, il laissait errer ses regards désolés sur le paysage environnant.

Du point central où il se trouvait, il distinguait aux clartés argentées de la lune l'immense plaine des Hadjoutes qui s'étendait à l'Ouest, jusqu'aux montagnes de Cherchell.

A l'Est, la Metidjah, autre plaine ; et, devant lui, découpant nettement leurs sombres masses granitiques, les hautes collines du Sahel d'Alger.

C'était là bas, derrière ces collines, dressées comme des barrières infranchissables que demeurait la bien-aimée, qu'elle vivait en sa radieuse et pure jeunesse.

Par la pensée, Maurice franchissait l'obstacle, supprimait l'espace, et, dans son amoureuse hallucination, il voyait la petite rue Sidi-Ferrach, le magasin de la "Jolie Parisienne."

Andrée, rêveuse, lui souriait derrière son comptoir.

Tableau banal pour tout autre, merveilleux pour lui, mais irritant aussi.

Après un mois d'attente cruelle, impatiente et sans nouvelles, en proie à des luttes intimes et répétées, livrées par son amour contre sa raison et son vouloir de ne point déplaire au colonel Destrem, il dut enfin s'avouer vaincu.

Cédant à l'obsession, il prit un dimanche matin le train d'Alger, mit deux longues heures à franchir les quarante-huit kilomètres qui séparent Blidah de la capitale algérienne, et se trouva enfin, vers onze heures du matin, sous les arcades des Bab-el-Oued.

Il allait lentement à présent, le cœur battant d'espoir et de crainte tout à la fois.

Cinq minutes plus tard, il s'arrêtait stupéfait devant l'ancien magasin de Lambert, comme médusé par la nouvelle enseigne :

AU BEY DE TUNIS.

Ce détail lui parut gros de tristes révélations.

A n'en pas douter, cette modification d'enseigne impliquait un changement de propriétaire.

A plusieurs reprises, le malheureux officier repassa devant le magasin, jetant à l'intérieur des regards inquiets et scrata-